

## La défaillance du semblant ou une façon de s'habiller sans attributs

Jacques Lacan, dans le Séminaire « Le Sinthome », reprendra les développements de son Séminaire « Encore ». Il reprendra précisément la fonction  $\Phi$  et il dira que cette fonction implique que « existe un  $x$  pour qui cette fonction est négative... »<sup>1</sup>. Il y a accès à la distribution des attributs dans la mesure où un sujet est inscrit dans la fonction en question. Ces attributs vont permettre une forme de reconnaissance. Y en a-t-il une autre ? « Là où on se reconnaît, c'est seulement dans ce qu'on a. On ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est. C'est impliqué par ce que j'avance, c'est impliqué par le fait, reconnu par Freud, qu'il y a de l'inconscient. »<sup>2</sup> S'il y a inconscient, c'est parce que le langage est effectivement une nuisance ; on a un corps, on ne sait pas très bien quoi en faire. Le langage introduit de manière contingente, des désarrangements. Le fait que l'inconscient existe signifie précisément que la couleur avec laquelle on essaie d'habiller le corps ne peut être qu'un montage qui échoue dans l'abordage du réel. Comment un sujet qui ne recourt pas à la perspective attributive propre à la logique phallique peut-il habiller le sexe? Les toxiques ne sont pas exclus de la question du corps. Comment contribuent-ils à l'usage du corps quand il n'y a pas la perspective attributive ?

---

1 Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2012, p. 123.

2 *Ibid.*, p. 124.

## Septième vignette. Cas M

Les traitements ou approches sensibles à ladite perspective du genre encouragent souvent la modification ou la transformation des corps des de sujets dont l'enjeu principal n'est pas l'accès à une nouvelle identité. Subjectivement, on repère des signes qui montrent que l'indéfinition à laquelle ils sont confrontés témoigne d'une poussée pulsionnelle acéphale qui conduit à des conduites qui mettent en péril leur propre intégrité. Lorsque nous parlons de la poussée pulsionnelle acéphale, nous essayons de transmettre que ce que le sujet éprouve dans son corps n'est lié à aucune chaîne signifiante ni même à une image.

Nous allons maintenant examiner un cas où l'orientation du traitement a toujours été de faire de son hésitation une asymptote, ni encourager ni décourager. En d'autres termes, que le sujet ne trouve pas, du côté des membres de l'équipe impliquée dans son traitement, une conclusion définissant la modification qui supposément devrait être effectuée sur son corps.

Le soutien en abritant ses inquiétudes et ses insistances a constitué la condition pour établir un lien transférentiel qui lui a permis de trouver d'autres ressources pour faire face à la pente du devenir (vers ?) La Femme. Voilà donc le cas.

M. a un peu plus de 60 ans. Il rejoint le centre de jour dérivé d'un hôpital psychiatrique de la ville. Il y a été hospitalisé lors de périodes de déstabilisation. Lorsqu'il arrive au centre de jour, il avait encore des entretiens ambulatoires de psychologie et de psychiatrie avec des professionnels de l'hôpital en question. Le patient a été confronté pratiquement toute sa vie, à une pente qui n'a jamais disparu. Celle-ci consiste à devenir une femme.

Dès son enfance, et plus précisément à l'âge de 8 ans, il a commencé à pratiquer l'auto-pénétration avec différents objets. Il le faisait dans l'intimité de sa chambre. Ainsi, une fois, sa mère a fait irruption à l'improviste et l'a pris sur le fait. Lorsqu'elle l'a surpris en train de se livrer à ce comportement, elle lui a lancé l'épithète de « pute ». M. rapporte que cette intrusion a été vécue à l'époque comme un « viol », selon son expression.

La pente qu'il est possible de situer sur M. le conduit au pire. Il a soumis son corps à une chirurgie afin de réduire son estomac. La réduction visait, selon lui, à obtenir un amaigrissement prononcé afin de « se ressembler à une silhouette féminine ».

En même temps, M. parcourait la périphérie de la ville pour trouver des travestis (hommes habillés en femmes). Il les embauchait et se rendait avec eux dans une chambre d'hôtel qu'il avait réservée. Cette dernière avait la particularité d'avoir un grand nombre de miroirs. Ils arrivaient souvent sous l'emprise de la cocaïne. La consommation, à l'intérieur de la chambre, se poursuivait. M. se travestissait dans la chambre avec des vêtements qu'il gardait cachés chez lui. Une composante centrale pour atteindre l'érection de l'organe, était de constater l'organe en érection dans le / les partenaire / s. Au-delà de cela, le sujet affirmait qu'il n'y avait pas « de jouissance plus intense que de se regarder, que de contempler son image de femme dans le miroir ». Ces scènes que le sujet mettait en scène se terminaient souvent mal : des confrontations violentes pour des demandes de paiement, des coups, des menaces avec des armes blanches, des vols, etc.

M. a fait deux tentatives de suicide au long de sa vie. Selon lui, ces tentatives ont eu lieu en raison de l'impossibilité d'atteindre « la bonne image de femme » qu'il recherchait. Bien qu'il soit possible de placer des coordonnées de l'intrusion de l'Autre dans son enfance, le déclenchement de sa psychose à l'âge adulte est extrêmement clair. Âgé d'un peu plus de 25 ans, vivant dans une chambre louée au sein d'une pension, M. gardait déjà précieusement quelques vêtements féminins dans son armoire. Il ne les portait que dans l'intimité de sa chambre, personne ne le savait. À un certain moment, alors qu'il quittait la pension, il a entendu le propriétaire de la pension s'adresser à lui en l'appelant « hermaphrodite ». À partir de là, ce qui avait peut-être été un peu plus discret jusqu'alors, a commencé à se déployer fortement. M. était convaincu que le propriétaire de la pension avait mis en place des caméras cachées pour rendre public ce qu'il n'avait jamais révélé.

Une stabilisation par un traitement psychiatrique comprenant une hospitalisation a été suivie par l'établissement d'une relation de couple avec une femme avec laquelle M. aura une fille. Pendant près de 7 ans, l'errance périphérique a presque disparu. Il n'a eu que de rares épisodes au cours desquels il se faufilait avec des travestis pour consommer et réaliser la scène décrite ci-dessus.

Il a toujours eu peur d'être découvert car il ne s'est jamais débarrassé entièrement de ses vêtements féminins.

Le début d'une nouvelle déstabilisation survient lorsque, encore en couple, sa compagne perd une grossesse. Cette situation l'a amené à penser qu'il n'était « pas assez homme », « pas assez viril ». Peu de temps après, M. dit ne plus ressentir d'intérêt pour la mère de sa fille. Seule une « affection usée et vide » les unissait. Les phénomènes élémentaires n'ont pas tardé

à réapparaître et après un autre passage à l'acte une nouvelle a eu lieu.

Plusieurs questions se posent dans ce cas : premièrement, M. atteignait une érection lors des occasions où, entouré de travestis, il était sous l'influence de la cocaïne. Il a lui-même déclaré que l'organe ne fonctionnait pas sans la drogue. Même quand il essayait d'aller à la rencontre sexuelle en utilisant seulement du Viagra, il ne parvenait pas non plus à avoir une érection. Dans les moments de déstabilisation, l'idée de se débarrasser de l'organe surgissait. Il convient de noter qu'il n'y a pas eu - jusqu'à présent - de passage à l'acte qui aurait impliqué de passer à son membre. Il a parfois envisagé une intervention chirurgicale, mais cette idée n'a pas abouti. Se débarrasser de l'organe est apparu plutôt lorsqu'il était déchaîné. M disait que l'hésitation à se présenter un jour devant la société, en public, définitivement travesti, a toujours habité en lui. A ce jour, il ne l'a jamais fait. La lecture de littérature de travestis sur un blog sur internet et l'écriture de commentaires sur les textes qu'il lit semblent tenir à distance, ou du moins essaient de tenir à distance, cette pente forclusive.

Cependant, au-delà du fait qu'il a toujours conservé, d'une manière ou d'une autre, son lien avec le semblant masculin, la question se pose de savoir comment il pouvait faire usage de l'organe pendant le temps qu'il a vécu avec la mère de sa fille. C'est à ce stade qu'ont eu lieu les alcoolisations. Pendant certaines semaines, certains mois, la consommation est devenue quotidienne. M. a fait référence à cet égard en précisant que l'alcool « relâchait les tensions de son corps » et lui permettait « d'oublier devant qui il était ». Les rencontres sexuelles n'étaient pas caractérisées par une fréquence élevée. Il convient de préciser que pendant ces années, la personne soutenait son travail en tant qu'employé de banque et fréquentait également un groupe politique auquel elle participait activement.

En conclusion, il apparait clairement que des difficultés subjectives apparaissent lorsque le devenir femme devient impossible d'arrêter. Les néo-semblants masculins, ou disons aussi, cette façon de se présenter à l'Autre, permettaient une insertion sociale et professionnelle considérable. Lorsque ce sujet a gardé son attachement au pseudo-semblant, il a mis à distance ses déstabilisations.